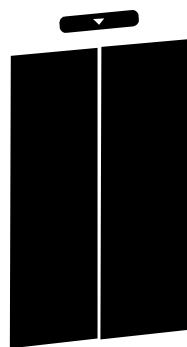




Secret de polichinelle

Gérard Gromer

20 juin 2010



Vous l'avez décidé : ce soir, pas de télé, pas de DVD, de cocooning, de jeu vidéo. Vous sortez. Non pour figurer dans un apéro géant. Vous avez prévu d'aller au théâtre, au concert, à la Géode. De voir de la danse. Un prestidigitateur. Un musée. D'écouter de l'électro-pop, un chanteur basque, un philosophe médiatique, le dernier comique dont on parle. Vous n'êtes pas très en avance, il y a foule, c'est la queue. Vous vous agrégez aux citadins à qui on a demandé d'attendre entre des rangées de rubans tendus d'un poteau à l'autre, et disposés de manière à former un labyrinthe qui vous absorbe.

Et c'est toujours la même histoire : le spectacle, le show, la performance, la conférence... La montre tourne, l'heure avance, le temps redevient cette chose étrange dont parle le poète... et les portes sont devant vous, obstinément fermées. Attendre ! Le mot revient comme un mantra. Alors on attend. Pourtant, les hôtes sont prêtes, un agent téléphone à la direction, un pompier passe, l'attachée de presse trône dans sa « boîte à sel », le dernier retardataire est arrivé. On papote, on se salue d'un rang à l'autre. C'est toujours comme ça avec le public. Seulement voilà : le bruit de fond dans le hall, a baissé d'un cran. Vous êtes parkés. Pour l'instant, les signes d'agacement dans le groupe sont discrets. Tout a l'air tranquille, mais l'impatience croît. En ces temps fatalistes, les gens se résignent. Tout est tellement surveillé, contrôlé, verrouillé ! On les sent partagés entre lassitude, impatience, révolte. Pour les plus anciens, ces queues en rappellent d'autres, dans

le passé : un cauchemar ! Cependant, au milieu de cette population stoïque, contenue dans des couloirs tracés au cordeau, les premières protestations, encore timides, se font jour. L'inconfort est de moins en moins accepté. « Ce n'est pas acceptable ! » Déjà, plusieurs personnes, au fond d'elles-mêmes, jurent qu'on ne les prendra plus.

L'époque a multiplié les boutiques, les bars, les points-presse, les aires de jeu, les salons, mais où est l'accueil ? Plus on en parle, moins il y en a. Les organisateurs savent pourtant combien il est difficile, aujourd'hui, d'arracher des individus, tassés sur leur « moi-je », aux intérieurs protégés qu'ils se sont aménagés. Ils n'ignorent rien, ces entrepreneurs de spectacle, en bons professionnels, de ce qu'il faut produire comme arguments, comme moyens, pour monter un événement théâtral, ou musical, un show.

Le philosophe et sociologue des sciences Bruno Latour résume cela dans une drôle de formule. Il parle d'une « communauté des transformateurs fidèles ». Celle-ci se compose d'« humains », – commanditaires, artistes, régisseurs, publicitaires, etc. –, et de « non-humains », ordinateurs, logiciels, projecteurs, haut-parleurs, micros. N'empêche. Quelle que soit l'ampleur de cette mobilisation générale, il faut être inconscient, allumé, mordu, fou, héroïque, pour chercher dans une obscure salle polyvalente de la périphérie, une émotion, de nouvelles expériences, un choc, ou de quoi redéfinir le monde.

Quant aux « humains » qui accourent et vont remplir la salle, l'organisateur les perçoit comme un troupeau. Et un troupeau, ça se gère ! Et qu'importe si ces « humains » s'épuisent dehors à attendre ! Qu'importe si l'ouverture de la salle est retardée au-delà du raisonnable. Devant la porte close, pour l'organisateur, les « humains » sont tous égaux. Egaux et interchangeable. L'horaire n'est pas respecté ? « Veux pas le savoir ! » Vous cherchez à le culpabiliser, à l'apitoyer, vous lui reprochez sa désinvolture, vous lui faites comprendre qu'il n'est pas correct de commencer par priver de jouissance quelqu'un qui vient dans l'intention de se divertir ou, pourquoi pas, de redessiner la carte du ciel : il fait l'idiot. Et il devient carrément sourd à l'idée que le temps pourrait ne pas être le même pour quiconque attend de voir venir, tourné vers l'avant, – ou vers l'arrière, pour fuir ! – et pour celui qui peut se

dire, ayant franchi le seuil, « J'y suis », et dont le temps bascule dans le hors-temps, quand enfin le rideau se lève, ou l'archet du violoniste.

L'artiste qui rencontre son public ne laisse rien au hasard. Il est concentré, physiquement présent, fin prêt. C'est encore plus vrai pour le musicien, qui ne peut pas se permettre, quand il est en scène, d'avoir des « absences ». Il est totalement engagé dans ce qu'il fait. Si donc un établissement n'ouvre ses portes qu'au dernier moment, – ou après – n'accusez pas les artistes. La défaillance, une fois sur dix, vient de la technique. Quelqu'un, un électricien, un machiniste, un ingénieur, un auteur, un soliste, soudain envahi par le doute, travaillé par un scrupule, une pulsion, croit nécessaire, – impérativement – de tester une fois encore, à huis clos, un circuit, un micro, un spot, une console, la balance d'un son. Faut-il accepter comme allant de soi, la décision arbitraire, non négociable, de tenir le public à l'écart de ces ultimes réglages souvent compulsifs ? Pourquoi faire comme si les coulisses étaient un lieu sacré, pourquoi ce vieux numéro, alors que leur mystère, s'il y en a un, viendrait seulement d'une nouveauté technologique dernier cri.

Il m'est arrivé souvent, dans la file, entre les deux rubans, de prêcher la révolte. Mais les gens, abrutis par toute une vie de compromis et de servitude, très vite, désapprouvent. Pas de vagues ! Pas d'histoires. Il n'y a pas que les portes qui sont fermées. Mais je ne donne jamais de la voix sans provoquer aussi la discussion. On continue de construire des théâtres, des salles de concert, des amphis à l'ancienne. L'œil vitreux du prince bat encore un peu des paupières, mais depuis plus d'un siècle, la scène à l'italienne est obsolète, la coulisse n'est plus ce qu'elle était, et le secret non plus. L'antique rideau, s'il fascine encore, a perdu son pouvoir imaginaire de séparation et de dévoilement. Les écrans se multiplient, les jeux dématérialisés crèvent le plafond, la mondialisation exhibe ses effets spéciaux, partout les mêmes. Mais il existe un public qui en est encore à faire la queue, à piétiner devant les portes de salles en sursis. Pour lui, la croyance au secret est une chanson qui présente des avantages.

Vous êtes dans le troupeau, vos jambes sont lourdes, vous engagez néanmoins la discussion, avec un objectif : convaincre. La situation est absurde. Nous avons payé, nous sommes, – on peut le dire –, les « cochons payants ». Mais on vous résiste, on

ne vous écoute pas. Des voix discordantes jaillissent des rangs. Des voix féminines surtout. Elles m'interpellent, les femmes, elles savent, elles, ce qu'il en est du secret. Elles repèrent vite le regard équivoque, qui déshabille, le regard voyeur. Elles possèdent la science du trompe-l'œil, de la mascarade.

Mon propos, je le répète est autre. C'est le citoyen qui parle. Le citoyen excédé, qui considère la file d'attente qui le retient comme largement injustifiée. Non, je ne conteste pas la séparation du privé et du public, ni l'opposition dehors/dedans, encore moins ce qui fait lien entre l'amour et le secret. Je proclame clairement le droit de quiconque à vivre caché. Oui, vivons caché pour vivre heureux. Oui, l'écrivain a raison de préserver, avec férocité s'il le faut, son espace de méditation et d'élaboration, sa tanière. Et j'affirme qu'il est légitime qu'un peintre dans son atelier, un compositeur dans son loft, un interprète dans son studio, se protège de l'intrus et n'ouvre sa porte qu'à ses maîtresses, ses amants et à quelques collectionneurs et commanditaires sérieux.

Voilà dix minutes que nous devrions être embarqués par les acteurs de l'événement pour lequel nous avons manifesté notre intérêt. La montre tourne, rien n'annonce la fin du compte à rebours. Il faudrait d'autres conditions que cette immobilité imposée, pour dissiper les malentendus, vaincre les résistances, la mauvaise foi. Nous autres, qui aimons les circulations fluides, pourquoi cacher à nos yeux, – et à quel prix ! – les ultimes mises au point qui précèdent le commencement trop longtemps reculé de la manifestation. Y a-t-il encore quelque chose à sauvegarder de la magie, du mystère, de l'aura qui, en d'autres temps, émanaient d'un spectacle, d'une cérémonie ? Il me semble que, dans un monde voué à la technique et qui ne croit plus au monde d'en-haut, ouvrir au public les centres nerveux qui rendent possible et contrôlent une représentation, ce n'est ni la désenchanter, ni la démystifier. Laissez-nous observer le technicien qui s'apprête à honorer un événement. Découvrons-le dans l'intimité de sa cabine bourrée d'électronique, derrière sa console, aux manettes, en train d'ausculter un appareil, trafiquer un circuit, rafistoler un accessoire, bidouiller un projecteur, réorienter un son. Nous ne sommes pas des voyeurs, et il nous arrive de croire au Père Noël. Mais nous aimons y voir par nous-mêmes... Vous ne voulez pas me croire ?